

## Chants du cygne *Les Fleurs bleues* d'Andrzej Wajda

Zoé Protat

Volume 35, numéro 2, printemps 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85217ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

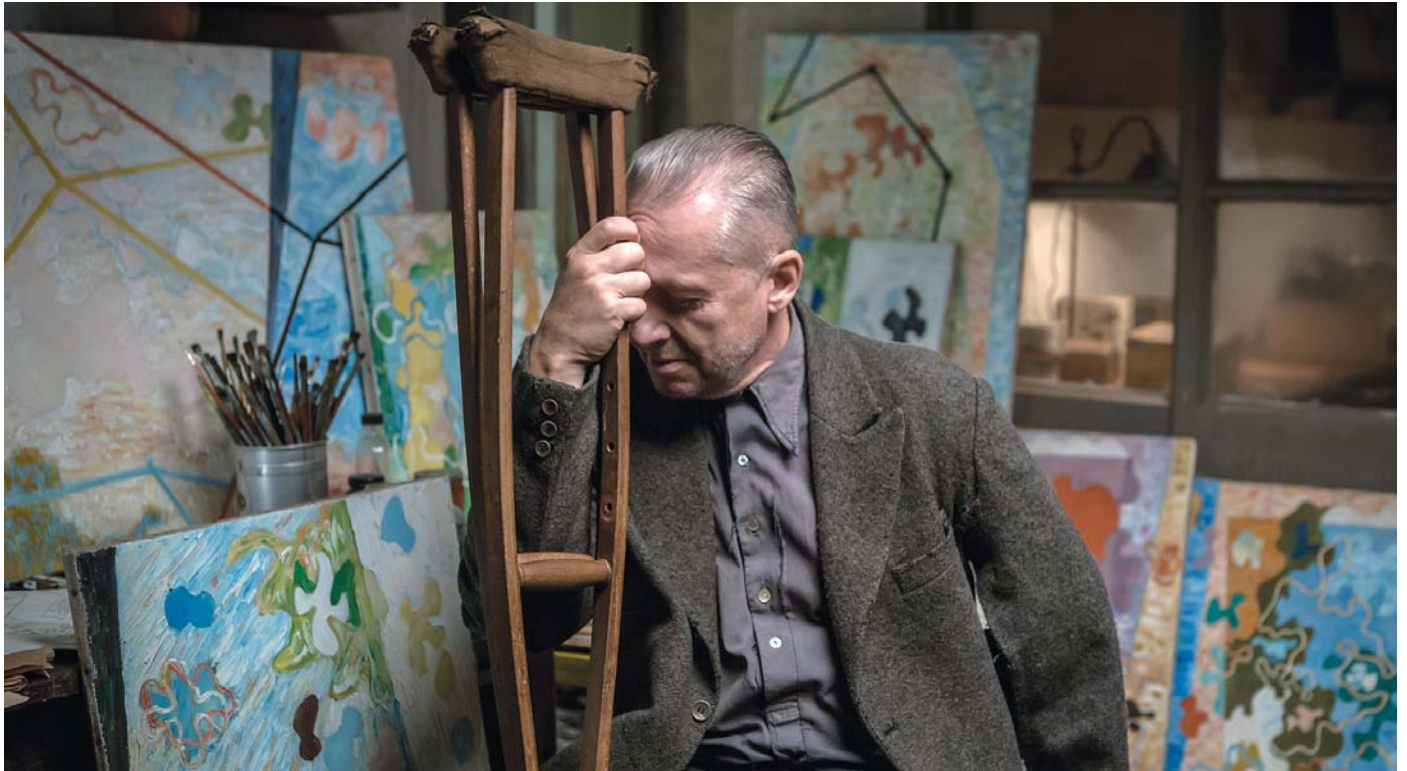
0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Protat, Z. (2017). Compte rendu de [Chants du cygne / *Les Fleurs bleues* d'Andrzej Wajda]. *Ciné-Bulles*, 35(2), 22–23.



## Chants du cygne

ZOÉ PROTAT

Des carrières comme celles-là, il ne s'en fait plus. Andrzej Wajda nous a quittés en octobre dernier après 6 décennies de métier et près de 40 films. Le réalisateur polonais de 90 ans avait atteint, il y a fort longtemps, le statut de légende vivante. Depuis 1955 et son premier film, **Génération**, il s'appliquait patiemment à offrir un territoire cinématographique à l'histoire de son pays, suite de drames, d'exactions, de mensonges et de censure. Pour Wajda, le cinéma a toujours fait corps avec l'histoire. Et au centre de cette obsession, deux grandes tragédies du XX<sup>e</sup> siècle, la Seconde Guerre mondiale, bien sûr, et l'oppression soviétique. Réalisé au crépuscule de sa vie, son dernier long métrage revisite naturellement plusieurs éléments de son œuvre : l'histoire, encore et toujours, ainsi qu'un autre incontournable, le destin de l'artiste.

**Les Fleurs bleues** débute en 1948 et se termine à l'aube des années 1950. L'après-guerre est une époque que l'on voit somme toute peu au cinéma; Wajda y avait déjà situé l'action de l'un de ses classiques, **Cendres et diamant** (1958). Pour la Pologne, cela veut dire un pays encore en ruines, aux paysages troués de bombes, et aux tickets de rationnement toujours indispensables. Cela renvoie également aux débuts de la guerre froide, dont les conditions furent entérinées à l'est par la fameuse doctrine Jdanov, du nom du chef du département de la propagande du Parti communiste si proche du camarade Staline. Dès les années 1930, Jdanov s'acharna sur les artistes, qu'ils soient écrivains, poètes, cinéastes, compositeurs... ou peintres, comme Władysław Strzemiński. C'est à cette figure d'importance que Wajda consacre son dernier film.

Strzemiński était un pionnier, l'instigateur du premier musée d'art moderne en Pologne. Un artiste d'avant-garde qui avait travaillé aux côtés de Marc Chagall et de Kazimir Malevich. Et aussi un solitaire qui avait perdu un bras et une jambe durant les combats de la Première Guerre mondiale. Après la Seconde, il est toujours peintre, et professeur à l'École supérieure d'arts plastiques et de design de Łódź, la ville même où se situe l'École de cinéma qui a vu passer tous les grands réalisateurs polonais, Wajda compris. C'est un professeur très aimé, qui subjuguait ses élèves semaine après semaine avec un mélange d'érudition folle et de pur magnétisme. « Il parle comme un prophète », s'écrit la jeune Hania, complètement sous le charme. Strzemiński était engagé autrefois. C'était un radical, un formaliste, qui croyait que l'art et la révolution devaient marcher



main dans la main. Puis sont venues la guerre et les purges staliniennes. Maintenant, le peintre prêche plutôt pour un art vrai, en harmonie avec soi, libre des conventions du monde extérieur.

La liberté artistique, ce fut évidemment un cheval de bataille cher à Wajda. Contrairement à tant d'autres de ses compatriotes, le réalisateur ne s'est jamais vraiment exilé et ses films ont connu différents démêlés avec le pouvoir. Les années 1970-1980, époque de grands bouleversements en Pologne, ont particulièrement inspiré le réalisateur déjà vétéran. Il questionna notamment l'héritage du stalinisme, un sujet chaud alors que l'empire soviétique commençait à craqueler de toutes parts. À 90 ans, Wajda persiste et signe : **Les Fleurs bleues** dénonce les persécutions faites aux artistes derrière le Rideau de fer, une réalité maintenant bien connue, mais pas moins crève-cœur. Selon la doctrine Jdanov, l'art devait être au service du pouvoir. Et en terrain communiste, cela voulait dire élever l'esprit, insuffler de l'enthousiasme, donner du cœur à l'ouvrage. Tout ce qui s'apparentait à la culture occidentale, à son cosmopolitisme, à son formalisme et à son cynisme était marqué du sceau de l'infamie. L'art utile s'opposait à l'art décadent. En guise d'exemple à suivre, ces monumentales statues immaculées, exaltations de la grandeur de l'ouvrier, qui étaient au cœur du récit de **L'Hom-**

**me de marbre** (1977), un autre classique engagé de Wajda, et qui font ici un cynique retour à l'écran.

En bon polonais insoumis, Władysław Strzemiński refuse de se conformer. Il refuse d'arrêter d'enseigner l'art d'avant-garde à ses élèves et de dicter à leurs cerveaux en formation ce qui est acceptable et ce qui ne l'est pas. Rapidement, on fait pression pour le destituer; de voilées, les menaces deviennent directes. Ni sa renommée, ni même l'amour transi d'Hania ne pourront le sauver. Pour l'artiste autrefois célébré, ce sera la descente aux enfers, l'indigence et finalement l'oubli de l'histoire. Avec un crochet d'importance : banni des institutions officielles, Strzemiński reçoit ses élèves chez lui pour poursuivre son enseignement. Ce sont les fameuses universités clandestines. Personne ne se doute encore que celles-ci animeront certains salons jusqu'en 1989...

Si **Les Fleurs bleues** émeut tant, c'est aussi grâce à Bogusław Linda. Quel bonheur de retrouver à l'écran ce sublime acteur, vu chez Kieslowski (**Le Hasard, Le Décalogue**) et Zuławski (**Chamanka**). Maintenant sexagénaire, il n'a rien perdu de son aura. Sa douceur pugnace (un mélange spécifiquement polonais!) fait merveille dans le rôle de Strzemiński.

Les fleurs bleues sont celles que l'artiste dépose sur la tombe de son épouse dé-

funte, elle qui avait justement les yeux d'une couleur irréelle, un rêve de peintre. Bien plus évocateur est le titre original du film, **Powidoki**, qui se traduit par « images rémanentes ». Ces images, ce sont celles que les couleurs d'un objet laissent dans nos yeux bien après que celui-ci ait quitté notre champ de vision. En somme, une empreinte d'art qui ne s'efface pas si facilement, malgré la censure, malgré l'oubli officiel.

En guise de testament cinématographique, Andrzej Wajda offre un film certes classique sur le plan formel, mais aux images magnifiques. Et surtout, un film qui brûle d'un feu indéniablement authentique par rapport à son sujet : la célébration des choix dans un monde où il n'y en a guère. **CE**



Pologne / 2017 / 98 min

**RÉAL.** Andrzej Wajda **SCÉN.** Andrzej Wajda et Andrzej Mularczyk **IMAGE** Pawel Edelman **SON** Maria Chilarecka et Filip Krzemien **MONT.** Grazyna Gradon **PROD.** Michal Kwiecinski **INT.** Bogusław Linda, Bronisława Zamachowska, Zofia Wichlacz, Szymon Bobrowski **DIST.** EyeSteelFilm